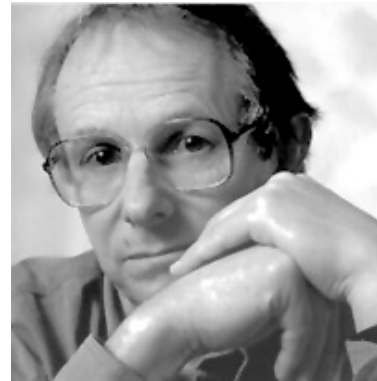


Kinochronique

The Wind That Shakes The Barley, de Ken Loach

Ken Loach est indéniablement l'un des meilleurs réalisateurs des vingt dernières années. Essentiellement parce que son œuvre est humaniste, au sens fort du terme : il réussit en effet à y défendre une thèse, une vision du monde critique, exigeante, mais sans jamais militer, c'est-à-dire sans assener des vérités exemptes de doutes, de trémolos et de confusion dans la voix de ses personnages ; ceux-ci ne sont de fait pas des prétextes à débagouler une vulgate quelconque, de simples porteurs de messages, des figures ; ce sont avant tout des personnes, des personnes morales avec une vie bien à eux, qui est d'ailleurs souvent l'enjeu de leur engagement. Et si Loach passe trop souvent à côté du réel, s'il demeure enfermé dans une mythologie « ouvriériste » (il ne traite par exemple pas du tertiaire, du malaise de la moyenne bourgeoisie), il ne cède en revanche pas à la logique caricaturale et hypocrite des frères Dardenne, pour lesquels le « social » n'est jamais qu'un décor et la critique qu'un visa touristique pour visiter une souffrance organisée à la manière d'un spectacle au Club med'.

Dans la lignée de *Land and Freedom*, *The Wind That Shakes The Barley* met en scène non pas une situation sociale, le quotidien brutal et cruel de petites gens soumis à des logiques économiques qui les dépassent et les écrasent, mais une guerre et, plus précisément, une guerre d'indépendance succédant à l'un des épisodes de colonisation les plus odieux de l'histoire britannique – et européenne – : celui de l'occupation de l'Irlande par les Anglais. Car on oublie trop souvent que, derrière le conflit soi-disant religieux de l'Irlande du Nord, il y a plusieurs siècles de barbarie et de mépris du petit peuple irlandais, dépossédé, comme tant d'autres aujourd'hui (Loach a-t-il voulu faire allusion à la Palestine ?) de ses terres, de sa langue et de son destin.



Ken Loach

Comme dans ses autres films, le réalisateur anglais confronte ses personnages à des choix de rupture, à des dilemmes moraux dont ils sortiront, d'un point de vue ou d'un autre, perdants ou salis. Car même les causes justes sont hideuses et les gens de bien, dans l'action, deviennent nécessairement des salauds. Ici, ce sont deux frères qui se déchireront et, parmi eux, Damien, le personnage principal, qui sacrifiera son bonheur personnel à l'idéal qu'il s'est donné et expiera l'un des crimes absurdes qu'il a commis pour le défendre, « purifiant » ainsi cet idéal.

La démonstration est réussie, les personnages attachants et tragiques, les acteurs convaincants, et pourtant, on ne peut pas dire que ce film soit le plus abouti de la filmographie de Loach, sans doute parce que, formellement, dans sa construction, il est si proche de *Land and Freedom* qu'il en passerait presque pour une parodie. Par exemple, la séquence d'opposition entre pragmatiques et « radicaux » est une copie millimétrée de la séquence d'organisation de la collectivisation des terres ; elle aurait mérité un autre traitement et donne, de fait, l'impression d'un manque d'imagination scénaristique et scénographique, donc d'un essoufflement de l'inspiration du grand réalisateur. Comme à son habitude depuis quelques années, le jury cannois a donné une juste récompense à une œuvre mineure...

Frédéric Dufoing